

Sur l'ouvrage historique d'Al-Baydaq (VI^e H. / XII^e siècle)

Observations d'un linguiste berbérissant

Ouahmi Ould-Braham

DANS **ÉTUDES ET DOCUMENTS BERBÈRES 2019/1 N° 41**, PAGES 149 À 163
ÉDITIONS **LA BOITE À DOCUMENTS**

ISSN 0295-5245

DOI 10.3917/edb.041.0149

Date de mise en ligne : 06/07/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-et-documents-berberes-2019-1-page-149?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Boite à Documents.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

SUR L'OUVRAGE HISTORIQUE D'AL-BAYDAQ (VI^e H. / XII^e SIÈCLE)

Observations d'un linguiste berbérisant

par

Ouahmi Ould-Braham

L'auteur du XII^e siècle A.D., se désignant sous le nom d'al-Baydaq, eut à son actif un ouvrage historique qui reste une source de premier plan sur le mouvement almohade auquel ce personnage a appartenu depuis le début. Et l'une des particularités de son récit, outre des informations sur la vie des Nord-africains sous ses différentes facettes à une époque déterminée, est de contenir des passages dans l'une des langues natives de la région, le berbère (Ould-Braham, 2018). Le mouvement que l'auteur a suivi se réclamait d'un *mahdī*, un rédempteur eschatologique.

C'est bien connu qu'à l'époque médiévale, parmi les grandes révolutions qui unifièrent l'Afrique du Nord entre le IV^e/X^e et le VI/XII^e siècles, deux s'inspirèrent principalement du mahdisme : celle des Fatimides au X^e, sous la conduite 'Abd Allah al-Mahdī, et celle des Almohades au XII^e siècle, sous la prédication de Muḥammad Ibn Tūmart (Brett, 2000 : 93 ; Fierro, 2000 ; Buresi et Ghouirgate, 2013). C'était une forme islamique du messianisme judéo-chrétien, où dans le mahdisme, on « attendait l'arrivée d'un second Muḥammad pour inaugurer un âge d'or » (Brett, 2000 : 93). Si dans le cas des Fatimides, le roi fut le mahdi lui-même, chez les Almohades la question s'est posée différemment. Le *Mahdī* (Ibn Tūmart) fut en quelque sorte le Prophète qui fraie le chemin à son *Calife* ('Abd al-Mu'min) qui va gouverner la destinée du monde.

Outre les ouvrages de son fondateur Muḥammad Ibn Tūmart, le mouvement almohade a produit des œuvres, parmi celles qui nous sont parvenues, dans le domaine politique ou dogmatique mais aussi des sources historiques. Et plus particulièrement celle dont il est question ici, qui fait partie des *Documents inédits d'histoire almohade*, établis et traduits pour la première fois (1928a)¹

1. *Documents inédits d'histoire almohade : fragments manuscrits du « Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escorial*, publiés et traduits avec une introduction et des notes par E. Lévi-Provençal, Paris,

par Évariste Lévi-Provençal (1894-1956). Il s'agit à la base d'une liasse manuscrite que le médiéviste français a découverte en 1924 dans le fonds des manuscrits arabes de la Bibliothèque royale de San Lorenzo del Escorial de Madrid. Ces *Documents inédits* ont pour point commun de participer de l'histoire almohade. Ils consistent en trois œuvres distinctes, chacune matérialisée par un fragment manuscrit (Ould-Braham, 2017 : 323-4) :

– Le premier, le plus mutilé, semble provenir d'une collection de correspondances plus considérable, constituée de lettres almohades officielles, attribuées à Ibn Tūmart et à 'Abd al-Mu'min. Ces missives exposent la doctrine nouvelle instituée par ces deux illustres personnages. (Lévi-Provençal, 1928a : t. I, *traduction et notes*, 1 – 24 ; t. II, *texte arabe*, 1 – 17).

– Le deuxième fragment est un condensé du *Kitāb al-ansāb fī ma'rifat al-aṣḥāb*, un ouvrage probablement perdu. Cette partie remonte, semble-t-il, au début du XIII^e siècle. (Lévi-Provençal, 1928a : t. I, *traduction et notes*, 25 – 74 ; t. II, *texte arabe*, 18 – 49).

– Le troisième fragment est l'œuvre historique d'al-Bayḍāq (Lévi-Provençal, 1928a : t. I, *traduction et notes*, 75 – 224 ; t. II, *texte arabe*, 50 – 133) qui est l'objet de cet article. C'est l'opus le mieux pourvu en termes de volume, car sur les 58 feuillets qui composent l'ensemble du recueil tripartite, 36 occupent à eux seuls le troisième fragment, c'est-à-dire toute la partie dont al-Bayḍāq est l'auteur.

I. LE CONTEXTE DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'OUVRAGE

Le contexte général au sein duquel s'effectua la découverte du fragment manuscrit de l'ouvrage d'al-Bayḍāq relève d'un environnement académique et savant, propice aux études orientales. L'orientalisme savant, qui s'est développé depuis le XIX^e siècle dans des échanges transnationaux continus, a fait émerger dans son vaste mouvement d'importantes recompositions selon les époques, comme les déchiffrements de langues « orientales », les collectes de manuscrits et d'artefacts, et l'élaboration des savoirs et leur traduction en disciplines académiques. Ce fut dans ce contexte, en Europe notamment, mais également en Algérie, au Maroc et en Tunisie, dans le cadre des institutions universitaires mais aussi des sociétés savantes, que s'est développé un savoir scientifique portant sur le présent et le passé des habitants de ces pays concernés.

Comme il a été dit plus haut, l'orientaliste français Lévi-Provençal découvrit le manuscrit de cet ouvrage à la bibliothèque de l'Escorial de Madrid en 1924,

P. Geuthner, t. I, *Introduction, traduction française et notes*, XII-276, 4 pl., 2 cartes ; t. II, *texte arabe*, 152 p. (Textes arabes relatifs à l'histoire de l'Occident musulman ; volume I).

au même titre que les deux autres documents d'intérêt historique qui proviennent, eux aussi, de liasses non cataloguées jusque-là. Ce professeur d'histoire médiévale à la Faculté des lettres d'Alger et directeur de l'Institut des hautes études marocaines édita l'ensemble des pièces retrouvées, en désignant en langue française plus spécialement l'œuvre d'al-Bayḍaq sous le terme de « Mémoires ».

S'agissant de la partie arabe (Lévi-Provençal, 1928a/II), il n'est pas inutile de dire quelques mots à propos du titre proposé par l'éditeur scientifique. Pour l'ensemble du recueil, fait de trois fragments distincts, le titre qui lui a été donné toujours par Lévi-Provençal est *Kitāb aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart wa ibtidā' dawlat al-Muwwaḥḥidīn* [« Livre de l'histoire du mahdī Ibn Tūmart et des débuts de l'État almohade »] (*Ibid.* : page de couverture et 1). Quant au troisième fragment, c'est-à-dire la partie préservée de l'ouvrage d'al-Bayḍaq, on a *Ta'rīḥ al-Muwwaḥḥidīn li-Abī Bakr b. 'Alī al-Ṣanhāḡī, al-mukannā al-Bayḍaq* = « L'Histoire des Almohades d'Abū Bakr b. 'Alī aṣ-Ṣanhāḡī, surnommé al-Bayḍaq. » (*Ibid.* : 50)².

Sur al-Bayḍaq³ nous savons peu de choses sur lui, c'est un grand absent des dictionnaires biographiques (Bombrun, 2012 : 93) qui ne semble pas avoir fréquenté les allées du pouvoir almohade (*ibid.*). Même s'il se présente comme un témoin oculaire de la plupart des événements qu'il relate, écrivant à la première personne, il est peu disert sur lui-même⁴ : hormis au tout début de son ouvrage, il ne nous dit plus rien sur « ses quelques interventions en tant qu'acteur de son histoire ». Il n'en reste pas moins que l'auteur fut un fidèle compagnon du Mahdī Ibn Tūmart dont il débute le récit par le séjour à Tunis, c'est-à-dire au retour d'Orient, pour regagner le pays natal. Il ne quittera le Mahdī qu'au décès de ce dernier pour faire partie ensuite de l'entourage de 'Abd al-Mu'min. Ce que l'on sait aussi est que Muḥammed Abū Bakr b. 'Alī al-Ṣanhāḡī al-Bayḍaq fut décédé postérieurement à 559 H./1164 (la dernière date connue).

Avant de faire voir le jour à ces *Documents inédits d'histoire almohade. Fragments manuscrits du « 1929, Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escurial*,

2. Chacun de ces trois fragments a le début qui manque, si bien que les titres dont ils sont affublés sont somme toutes factices. Celui qui est attribué à la première partie du recueil par commodité est *Rasā'il lil-Imām al-Mahdī wal-ḥalīfat 'Abd al-Mu'min*, = « Lettres d'Ibn Tūmart et 'Abd al-Mu'min. » (*Ibid.* : 1 et 148 en table des matières). La deuxième partie c'est *Al-muqtabas min Kitāb al-ansāb fi ma'rīfat al-aṣḡāb* = « Extraits du *Kitāb al-ansāb i ma'rīfat al-aṣḡāb*, "Le Livres des Généalogies pour connaître les Compagnons", du Mahdī Ibn Tūmart. » (*Ibid.* : 20 et 148 en table des matières).

3. Pour Lévi-Provençal (1928a/I : XI), le vocable *bayḍaq*, « passé du persan à l'arabe s'emploie chez les Berbères du Sud pour désigner le « pion » du jeu d'échecs ». Le médiéviste cite en note le lexique français-tachelhit de Destaing (1920 : 221), où à l'entrée « pion », correspond le substantif *lbīdēq*. Quant au sobriquet al-Bayḍaq, Loïc Bombrun (2008 : 93) souligne qu'il s'agit là d'un « surnom peut-être doté d'une vocation allégorique, l'auteur signifiant ainsi le point de vue adopté : celui de la communauté almohade. »

4. Dans les fragments existants, il ne fournit aucune information sur sa vie au-delà de ses expériences avec Ibn Tūmart.

l'éditeur scientifique, Lévi-Provençal, s'attelait au cours de ces années-là à l'écriture de l'histoire de l'Espagne musulmane, notamment celle de l'époque almohade, poursuivant ses investigations dans des bibliothèques à fonds manuscrits arabes. En particulier, lorsqu'il complétait ses préalables recherches bibliographiques, au cours du printemps 1924 (Lévi-Provençal, 1928a, I: V). Ses trouvailles les plus heureuses eurent principalement lieu à la Bibliothèque royale de l'Escorial, réputée par son fonds arabe riche de pas moins de 2 000 manuscrits. Il y eut le Syrien maronite Michel Casiri qui en donna une première description, qui parut en deux volumes à Madrid en 1760-1770, puis le grand orientaliste, Henry Hartwig Derenbourg (1844-1908), membre de l'Institut de France et professeur de grammaire arabe à l'École spéciale des langues orientales vivantes, qui fut chargé d'une mission afin de mener à bien à l'Escorial une nouvelle description du fonds des manuscrits arabes de la Bibliothèque du monastère de San Lorenzo. Il en publia une première partie, *Les Manuscrits arabes de l'Escorial* (Paris, Publications de l'École des langues orientales vivantes, II^e série, volume X, 1884), correspondant aux 708 premiers manuscrits de la collection. Il continua la préparation du second volume qui ne fut jamais donné à l'impression, hormis un seul fascicule qui donna la description des manuscrits n^o 700 à n^o 785 (Lévi-Provençal, 1928c: VI). L'entreprise de l'orientaliste Harlwig Derenbourg est restée donc inachevée (Dussaud, 1929: 173).

Afin de poursuivre la rédaction du catalogue du précieux fonds de l'Escorial, Lévi-Provençal a été chargé d'une autre mission par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, avec l'accord de la veuve Hartwig Derenbourg, « à utiliser les notes laissées par le regretté savant. » (Lévi-Provençal, 1928c: VII). Au terme de son travail, il fera voir le jour, quatre années plus tard, à un troisième volume qui complète le catalogue des manuscrits arabes, allant jusqu'au n^o 1852. Et c'était là où il mit au jour les liasses (*legajo*), dont une – la 1919 – est constituée de trois fragments manuscrits, bien classés mais tous acéphales. C'est ce qu'il a d'ailleurs fait remarquer, pour notre troisième fragment, dans son ouvrage (Lévi-Provençal, 1928b: 28): « la relation précise à l'extrême qu'al-Baiḍāḡ nous a laissée du voyage du Mahdī est malheureusement acéphale dans l'unique manuscrit, conservé à l'Escorial. Elle n'y débute qu'à son passage à Tunis, au retour d'Orient. »

Quel est l'origine du fonds arabe de la bibliothèque de l'Escorial? L'on apprend qu'au XVII^e siècle ce fonds, constitué par le roi Philippe II et ses successeurs, s'enrichit d'un coup grâce à une prise de guerre de course (Lévi-Provençal, 1928c: VIII). Le hasard de l'histoire, ce fut toute une bibliothèque ayant appartenu à un sultan marocain qui atterrit à Madrid. Ce monarque est le sa'adien Mawḷāy Zaydān qui a régné de 1613 à 1627. Pour les circonstances de cette spoliation, écoutons d'abord ce qu'en dit Jacques Caillé (1960: 43):

En 1612, un grave incident se produisit entre la France et le Maroc. Le sultan Moulay Zidan, que le marabout Abou Mahalli avait chassé de Marrakech, se rendit avec quelques fidèles, ses femmes et ses biens les plus précieux, à Safi, où le sieur Jean Philippe Castellane était consul de France et possédait un

navire, le *Notre-Dame-de-la-Garde*. Le chérif affréta ce bâtiment moyennant 3 000 ducats, pour transporter à Agadir ses richesses et notamment sa bibliothèque, d'une très grande valeur. Arrivé en rade d'Agadir, Castellane ne voulut pas décharger sa cargaison avant d'avoir reçu le prix convenu. Comme le paiement ne se faisait pas et que ses vivres commençaient à s'épuiser, le Français mit à la voile et se dirigea vers Marseille. Il se proposait d'y remettre les richesses du sultan au duc de Guise, gouverneur de Provence et de demander à être désintéressé. Mais, au large de Salé, le *Notre-Dame-de-la-Garde* fut capturé par des vaisseaux espagnols et le tribunal de Cadix le déclara de bonne prise.

Ensuite, nous dit Lévi-Provençal (*op. cit.* : IX), « La prise fut menée en Espagne, et les livres de Maulâi Zaidân, au nombre de trois à quatre mille⁵, furent déposés par Philippe III à la Bibliothèque du Monastère Royal de San Lorenzo del Escorial, où ils sont conservés depuis, portant encore pour la plupart, sur le recto du premier feuillet, la marque de possession des sultans sa'diens. »

II. À PROPOS DE CET OUVRAGE HISTORIQUE

Les trois fragments manuscrits, qui ont été réunis, ont un autre point commun qui est d'être copiés tous d'une même main. Et suivant une indication à un endroit, la copie a été exécutée en 714 H./1314 par un nommé Ibrâhîm b. Mūsā b. Muḥammad al-Harġī, de la même tribu qu'Ibn Tūmart (Lévi-Provençal, 1928a, I : V). Précisons encore qu'ils « sont réunis en un recueil aujourd'hui relié, et tout entier de la même main (de 24 sur 16 centimètres). L'écriture en est assez fine et, en général, soignée. » (*Ibid.*). Les « Mémoires » d'al-Baydaq, comme les désignent l'éditeur scientifique, étendent « notre connaissance jusqu'ici bien réduite des débuts de l'histoire des Almohades dans l'Afrique du Nord » (Lévi-Provençal, *ibid.* : X). Le fragment manuscrit de l'Escorial, du plus haut intérêt pour l'histoire, est jusqu'ici unique au monde. C'est ce qui fait sa force et sa faiblesse, d'autant plus qu'aucune nouvelle découverte de copie n'a été signalée jusqu'ici⁶.

La version originale (langue arabe) de cet ouvrage du domaine historique, telle que l'a établie Lévi-Provençal (1928a/II), a fait l'objet d'une édition du

5. De plus de trois mille manuscrits à l'époque jusqu'aux deux mille d'aujourd'hui, c'est qu'il y a eu des pertes entre-temps : en effet, au XVII^e siècle un grand incendie a fait périr une quantité importante des volumes de cette bibliothèque du monastère (Lévi-Provençal, *op. cit.*).

6. Sauf peut-être le deuxième fragment, anonyme, appelé, faute de mieux, *Al-muqtabis min Kitāb al-ansāb*. À ce sujet, S. Gaspariño García (2013 : 32) nous signale un manuscrit méconnu, conservé à la Bibliothèque Bodléienne de l'université d'Oxford, n° 433, qui a pour titre *Kitāb al-ansāb*. L'auteur, Abū Šāliḥ b. Abī Šāliḥ 'Abd al-Ḥalīm al-Mašmūdī, comme dans le fragment de l'Escorial, traite lui aussi des généalogies almohades. Ce n'est pas une vue de l'esprit de retrouver, un jour, une copie de cet ouvrage ou d'une œuvre voisine dans une bibliothèque du Maghreb, et notamment du Maroc.

texte en arabe au Maroc (en 1971) et en Algérie (1975), avec au moins une réédition pour chacun des deux pays :

– *Kitāb aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart wa ibtidā’ dawlat al-Muwwaḥḥidīn*, ta’līf Abū Bakr b. ‘Alī al-Ṣanhāgī, al-mukannā bi-al-Bayḍaq, annot. ‘Abd al-Wahhāb Ibn Maṣṣūr⁷, Rabat, éd. Dar al-Manṣūr lil-Ṭibā‘a wa-al-Wirāqa, 1971, 151 p. ; 26 cm.

– *Kitāb aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart*, ta’līf Abū Bakr b. ‘Alī al-Ṣanhāgī al-mukannā bi-al-Bayḍaq ; taqḍīm wa-taḥqīq wa-ta’līq ‘Abd al-Ḥamīd Ḥāgīyāt ; Alger, éd. Ṣarika al-Waṭaniya lil-Naṣr wal-Tawzī‘ (= SNED), 1974, [10], 219 p. ; 24 cm.

– *Kitāb aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart*, ta’līf Abū Bakr b. ‘Alī al-Ṣanhāgī al-mukannā bi-al-Bayḍaq ; taqḍīm wa-taḥqīq wa-ta’līq ‘Abd al-Ḥamīd Ḥāgīyāt⁸ ; Alger, éd. Mu’assasa al-Wataniya lil-Kitāb (=ENAL), 1986, 185 p. ; 24 cm. Titre de la collection : *Ḍaḥā’ir al-Maḡrib al-‘Arabī*, 13.

– *Aḥbār al-Mahdī Ibn Tūmart wa-bidāyat dawlat al-Muwwaḥḥidīn*, éd. ‘Abd al-Wahhāb b. al-Manṣūr, Rabat, al-Maṭba‘a al-Mālikiyya, 2004, 151, [2] p. ; 25 cm.

Au-delà de la valeur historique et symbolique de l’ouvrage, on a souvent dit qu’al-Bayḍaq, un berbérophone originaire des Ṣanhāgā, ne maîtrisait pas parfaitement la langue arabe classique. Mais le constat n’est guère satisfaisant car, comme on le verra plus bas, le niveau de langue utilisé peut relever d’une volonté stratégique de l’auteur. À l’instar du deuxième fragment de l’Escorial, celui-là anonyme consacré aux généalogies almohades, le texte d’al-Bayḍaq contient des vocables et expressions berbères et arabes dialectales dont nous allons donner des échantillons *infra*. Tout d’abord, c’est cet intérêt que peut susciter le récit d’al-Bayḍaq comme vecteur d’expressions en arabe populaire et également en phrases en langue berbère. Dans ce cas précis, elles sont transcrites avec des vocalisations (Lévi-Provençal, 1928a, I : XI), ce qui rend un grand service aux investigations des berbérisants. Il convient de signaler que la plupart ces phrases berbères du recueil ont été étudiées par Georges Marcy (1932), travail que nous avons repris personnellement à une date très récente (Ould-Braham, 2018) en discutant les hypothèses de notre prédécesseur et en proposant d’autres à la lumière d’une documentation renouvelée.

Ensuite, l’ouvrage se situe dans une logique d’inscription, dans la mesure où le chroniqueur contribue à la fixation de l’histoire de la communauté almohade et de ses deux premiers leaders. Et l’auteur, volontiers, s’en faisait « le

7. Une année auparavant, l’éditeur marocain publia la partie dite *Kitāb al-ansāb*, telle que l’a établie Lévi-Provençal (1928a/II). Comme on l’a vue, c’est une œuvre anonyme, mais elle est mise ici bien à tort sur le compte d’al-Bayḍaq : *Al-mustanabbī min Kitāb al-ansāb fi ma’rifat al-aṣḥāb* ; ta’līf Abū Bakr al-Ṣanhāgī al-mukannā bi-al-Bayḍaq ; taḥqīq ‘Abd al-Wahhāb Ibn Maṣṣūr ; Rabat, éd. Dar al-Manṣūr, 1970, 59 p. ; 26 cm.

8. L’ouvrage de ‘Abd al-Ḥamīd Ḥāgīyāt a connu d’autres rééditions à Alger (2007, 2011).

transmetteur, de l'arrivée du *Mahdī* à Tunis à l'avènement de 'Abd al-Mu'min jusqu'à sa mort ou presque» (Bombrun, 2012 : 93). Lévi-Provençal a, de ce fait, exhumé un ouvrage important pour l'historien, un témoignage historiographique le plus ancien sur les Almohades, écrit par un personnage contemporain aux événements fondateurs dont il rapporte les informations. Malgré des reproches qui lui ont été faits, de nos jours, par tel ou tel commentateur, le récit d'al-Baydaq est considéré, à juste titre, comme un témoignage de première main, même si l'auteur, dans le feu de l'action, ne pouvait être exempt de subjectivité⁹.

Cet ouvrage à la gloire des Almohades a été utilisé aussi bien par le grand historien des Berbères, Ibn Ḥaldūn (732 H./1332 – 784 H./1406), que par l'auteur de *al-Ḥulal al-mawšīyya* (Lévi-Provençal, 1928a/I : XII ; Buresi, 2008 : 398 ; Fierro, 2016 : 75). Les médiévistes, aujourd'hui, reconnaissent l'apport de la chronique d'al-Baydaq à d'autres auteurs immédiatement postérieurs qui ont traité de la période almohade et certains même étaient de chauds partisans du mouvement : Ibn al-Qaṭṭān (m. après 608 H./1211-1212), Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt (m. après 594 H./1197), 'Abd al-Wāhid al-Marrākūšī (m. après 621 H./1224) et bien d'autres. Tous ces auteurs médiévaux¹⁰ présentent une histoire qui ne diffère pas substantiellement de celle contenue dans la partie qui nous est parvenue d'al-Baydaq.

Ce n'est pas étonnant, si aux yeux de l'éditeur scientifique des « Mémoires » d'Al-Baydaq, l'ouvrage passe pour une œuvre non seulement majeure mais précieuse, car, en tous les cas, digne de confiance. À cet égard, au contraire du témoin oculaire qu'est le chroniqueur almohade et compagnon du Mahdī, cet orientaliste averti se défie des témoignages postérieurs, notamment mérinides, eu égard à leurs penchants idéologiques et doctrinaux, qui ne pouvaient avoir le recul nécessaire¹¹.

9. Un récit, quel qu'il soit, ne peut être neutre de manière absolue. D'où l'intérêt d'une analyse raisonnée. Cf. Huici Miranda (1949).

10. Ibn Ḥaldūn, *Kitāb al-'Ibar*. [cf. ed. H. Šihāda et S. Zakkār, 8 vol., Beyrouth, 1988, trad. française de Slane, *Histoire des Berbères*, 4 vol., Alger, 1847-1851]. – *al-Ḥulal al-mawšīyya*. [cf. trad. espagnole A. Huici Miranda, Tétouan, 1951]. – Ibn al-Qaṭṭān, *Naẓm al-jumān li-tarīb mā salafa min aḥbār al-zamān*. [cf. ed. M. 'A. Makkī, Tétouan, 1964 ; Beyrouth, 1990]. – Al-Marrākūšī, *Kitāb al-mu'jib fī talḥīṣ aḥbār al-Maġrib*. [cf. ed. R. Dozy, Leiden, 1881 ; trad. française E. Fagnan, *Histoire des Almohades*, Alger, 1893 ; trad. espagnole A. Huici Miranda, *Lo admirable en el resumen de las noticias del Magrib* (Colección de crónicas árabes de la Reconquista, t. 4), Tétouan, 1955. Autres éditions : Muḥammad Sa'īd al-'Arjān et Muḥammad al-'Arabī al-'Alamī, Casablanca, 1978 ; Muḥammad Zaynahum Muḥammad 'Azb, Le Caire, 1994]. – Ibn Ṣāhib al-Ṣalāt, *Ta'rīḥ al-mann bi-l-imāma*. [cf. ed. 'Abd al-Hādī al-Tāzī, Beyrouth, 1964 ; trad. espagnole de A. Huici Miranda, Valencia, 1969].

11. « La défaveur, voire l'interdit, qui pesèrent sur les Almohades et leur doctrine à leur déclin et après leur chute entachent aussi, il ne faut pas l'oublier, beaucoup de ces sources postérieures d'un caractère de partialité qui invite à la méfiance. » (Lévi-Provençal, 1928a/II : II). L'orientaliste de l'université d'Alger cite un cas, celui d'Ibn Abī Zar' de Fès, qui dans son *Rawḍ al-qir'ās*, a compilé et donné du crédit à nombre « de légendes ou de récits absurdes. » (*Ibid.*). Il en fut de même pour les historiens orientaux, comme le compilateur al-Nuwayrī ou Ibn al-Aḫfīr, auteur du *Kāmil*, qui n'étaient

L'autre aspect de l'œuvre, sa valeur en tant que témoignage au plan de l'histoire politique et doctrinale à une époque historique décisive. Depuis la découverte du manuscrit et l'édition des *Mémoires d'Al-Baydaq*, des historiens modernes qui ont étudié l'œuvre l'ont utilisée comme une source d'informations essentielle. D'autres ont tenté d'en faire un examen avec un regard plus ou moins critique (Zamāma, 1979 ; Ben Hammadi, 1991 ; Aguilar Sebastián, 1995 ; Bombrun, 2012 ; Fierro, 2016). D'autres encore n'ont pas manqué d'en souligner le caractère original¹². Le modèle du prophète Muḥammad par les Almohades s'y manifeste clairement et on ne peut remarquer de la part de l'auteur des « Mémoires » un ton fort sympathique et un discours franchement engagé en faveur de la cause almohade, et en particulier celle de 'Abd al-Mu'min. Et Bombrun, (2012 : 94) remarque à juste que l'œuvre d'Al-Baydaq participe davantage du genre *Sīra*, présentant les Almohades comme ayant « essayé de s'inscrire au sein d'une histoire islamique « classique » et de se représenter en tant qu'exécutants d'un plan divin. » (*Ibid.*).

III. UNE LECTURE CRITIQUE DE L'ŒUVRE

Al-Baydaq présente Ibn Tūmart comme « un homme qui connaît Allāh, et qui est sur la terre celui qui le connaît le mieux. » (Lévi-Provençal, 1928a/II, 28 *du texte arabe*), mais sans préciser s'il s'agit d'une « connaissance de Dieu [...] à la fois livresque, due à la lecture du Coran et des *ḥadīth*-s, et surnaturelle et sans doute cette fois-ci liée à sa qualité de *Mahdī* » (Bombrun, 2012 : 100). S'il affirme au sujet du chef spirituel et politique des Almohades sa qualité « d'intermédiaire entre Dieu et les Hommes » (*Ibid.*), par contre, et cela pourrait être intéressant, il ne nous dit rien de manière explicite de l'œuvre écrite du grand homme.

Le chercheur tunisien Amor Ben Hammadi (1991) a eu position très critique sur l'œuvre historique d'al-Baydaq, considérant la rédaction de celle-ci comme une simple stratégie de légitimation du règne du califat mu'minide sur le mouvement à ses débuts, sous la conduite du Mahdī Ibn Tūmart. Cela, en vertu de l'argumentation (*Ibid.* : 5-8) qui va suivre. Il est parfaitement clair qu'al-Baydaq n'est pas l'auteur de l'intégralité de l'ouvrage, même cette version incomplète qui nous est parvenue, et c'est le constat qui a été fait, en son temps, par l'éditeur scientifique lui-même, Lévi-Provençal (1928a/I : 205 n.2). Le lettré Abū Bakr b. 'Alī al-Ṣanhāgī, compatriote d'Ibn Tūmart et

pas mieux inspirés quand ils avaient intégré dans leurs livres volumineux sur les Almohades des informations improbables.

12. « On a souvent considéré que [l'] auteur [des *Mémoires*] devait être un soldat berbère maîtrisant la langue arabe de manière imparfaite. Nous verrons au contraire que cet ouvrage n'a rien d'un écrit innocent réalisé par un simple soldat. Le genre narratif des mémoires adopté par l'auteur constitue une originalité intéressante puisqu'il offre une certaine liberté et donne une plus grande crédibilité au récit. » (Bombrun, 2012 : 93-4).

son fidèle compagnon, s'éteignit vers 549 H./1154-5, « car après cette date il ne s'agit plus que d'une brève énumération des grands événements historiques en Berbérie et en Espagne, jusqu'à la mort du calife, dont on ne donna pas la date, et même au-delà, puisque des faits, ayant eu lieu en Espagne, y sont relatés sous la date de 565/1169-70. » (Bel, 1930 : 121). C'était du vivant de 'Abd al-Mu'min. Et à juste titre, Lévi-Provençal (*op. cit.*)¹³ soulignait qu'après cette date la narration prit une forme abrégée, sinon schématique, condensant de nombreux événements et rompant le rythme avec ce qui précédait.

Comme le note Ben Hammadi (1991 : 6-7), il paraît clair que le texte des « Mémoires » vise l'acte de légitimation du mouvement almohade, aussi bien à ses débuts quand ce dernier s'implanta dans la montagne des Maṣmūda sous l'égide d'Ibn Tūmart que par la suite, lors de la conquête du pouvoir sous la férule de 'Abd al-Mu'min après la mort du Mahdī et, enfin, après le triomphe des Almohades à Marrakech suivi de la mainmise sur la totalité du pouvoir par le calife et sa famille. Citant Henri Terrasse (1949-50/I : 312), l'auteur de la note (*op. cit.* : 7) écrit ceci :

Al-Bayḍāq est, de toute évidence, un partisan de l'Almohadisme, ce qui a priori invite l'historien à beaucoup de discernement. Mais il me semble qu'on peut le considérer comme plus objectif dans sa relation des faits et gestes d'Ibn Tūmart, le ton n'est pas au panégyrique, et cela se comprend : en 549-550/1154-56, date où écrit al-Bayḍāq, Ibn Tūmart est mort depuis environ vingt-cinq ans (524/1130), al-Bayḍāq n'a plus rien à gagner à une quelconque exagération à son sujet. Par contre, tandis qu'il rédige ses souvenirs, notre chroniqueur a tout intérêt à flatter 'Abd al-Mu'min, qui vient de s'emparer du pouvoir, de s'attribuer une autorité absolue, autrement dit de confisquer l'œuvre d'Ibn Tūmart.

L'autre question abordée est celle de la date de la mise en forme de l'ouvrage historique à la gloire des Almohades par al-Bayḍāq. Comme l'a fait remarquer Lévi-Provençal (1928a/I : 199-200), les « Mémoires » s'arrêtent à l'année 549-550 H./1154-55. De là, Ben Hammadi (1991 : 6) émet l'hypothèse que c'est probablement à cette date qu'al-Bayḍāq a commencé la rédaction de son ouvrage, à partir de ses notes consignées sur une longue période, portant témoignage sur la base des événements qu'il a vécus. S'agissant de la date à laquelle l'auteur a rédigé sa chronique, il faut avouer qu'à ce sujet l'ouvrage reste muet.

13. « D'ailleurs, tout le récit a pris depuis quelques pages une forme très abrégée, et il n'est pas impossible qu'on n'ait plus affaire à l'œuvre proprement dite d'al-Bayḍāq, mais à un complément hâtif pour la partie non terminée du règne. » (Cité par Ben Hammadi, 1991 : 5).

IV. TÉMOIGNAGE SUR LE BERBÈRE MÉDIÉVAL

Au-delà de ce que nous venons de voir à propos de la problématique, outre les enjeux liés à la rédaction de l'ouvrage par l'auteur almohade, ce qui attire notre attention ici, c'est son témoignage sur des questions d'ordre linguistique. Qu'il s'agisse de la situation sociolinguistique du berbère au Moyen Âge ou de la mise à disposition de vocables et de phrases de cette époque, tout ceci n'est pas pour nous déplaire. Les passages berbères se trouvant aussi bien dans les « Mémoires » d'al-Baydaq ou l'ouvrage anonyme des généalogies, dont Lévi-Provençal en a donné commodément le titre de *Kitāb al-ansāb fī ma'rifat al-aṣḥāb*, ont été étudiés en son temps par Georges Marcy (1932). À la suite de ce travail pionnier, nous avons-nous-même apporté notre contribution (Ould-Braham, 2018). Signalons aussi que d'autres collègues se sont intéressés à ces passages berbères à un titre ou à un autre (parmi lesquels : Ghouirgate, 2015a ; Meouak, 2016).

Maintenant, passons aux différents passages berbères de l'ouvrage. Il y en a quatre en tout, sauf que le second, un mot isolé, apparaît deux fois.

Premier passage correspondant au n° XI (Ould-Braham, 2018 : 341-2). Il s'agit du folio 30 v° du mss. (Lévi-Provençal, 1928a : I, 107 / II, 67 ; Marcy, 1932 : 73, n. 1) :

أَوْمُورُنْ مَآوَلْنِيْنْ اِنْ سُوْسْ آدَاوُنْ نَكْ

Lecture plausible (Ould-Braham, 2018 : 343) :

– *awmawren mellulnin n Sus ad awen-nekk*, « les *awmawren* blancs du Souss nous les rejoindrons [malgré vous] ».

Deuxième passage (*asmās*) correspondant au n° XII (*Ibid.* : 344-5) : première fois (Lévi-Provençal, 1928a : I, 94, 73 ; Marcy, 1932 : 73 et 74) ; seconde fois (Lévi-Provençal, 1928a : I, 153 / II, 94). « D'après le contexte d'apparition de ce terme, *asmās* désigne un repas d'une qualité exceptionnel, pour ainsi dire un repas princier, et pour lequel on ne boude pas son plaisir. » (Ould-Braham, 2018 : 345). Il faut rappeler qu'à juste titre Mehdi Gouirgate (2015b) a qualifié *asmās* de « plat emblématique des Almohades », toujours à travers ce récit d'al-Baydaq.

Troisième passage correspondant au n° XIII (Ould-Braham, 2018 : 346-7). Il s'agit du folio 44, v°, ligne 13. (Lévi-Provençal, 1928a : I, 163 / II, 100 ; Marcy, 1932 : 174, n. 1) :

أَسَا فُو
أَنْغُرُوا أَلْسَنَةُ وَرَدَمِ نَبْطِي

Lecture plausible (Ould-Braham, 2018 : 347) :

– *asafu ! – a neyzu essunna, wer d awen-nebḍi*, « – *Asafu !* (le Guide almohade) ».

– « Nous allons, (répondent-ils), ... la *Sunna* sur laquelle nous n'avons pas divergé (entre vous et nous) » (?).

Quatrième passage correspondant au n° XIV (*Ibid.* : 347-8). Il s'agit du folio 52, v° du mss. (Lévi-Provençal, 1928a : I, 194 / II, 118 ; Marcy, 1932 : 75) :

أَعْتَنُ كُودَ أَرْغَانُ

Lecture plausible (Ould-Braham, 2018 : 348) :

ay atten (?) kud ryan, « Prends de ces coups de javelots pendant qu'ils sont ardents ».

V. CONCLUSION

Le constat que nous faisons et qu'ont fait d'autres chercheurs, parmi lesquels Buresi et El Aallaoui (2013 : 8, n.19), est que le recueil de l'Escorial (*legajo* 1919), est appelé par commodité à la suite de son découvreur, Évariste Lévi-Provençal, *Kitāb aḥbār al-Mahdī*. Il est composé d'une deuxième partie, le « *Kitāb al-ansāb fī ma'rifat al-aṣḥāb*, dont on ne conserve qu'un résumé (*al-muqtabis min kitāb al-ansāb fī ma'rifat al-aṣḥāb*) et une autre partie [la troisième] appelée *Ta'rīḥ al-muwahḥidīn*. » (*Ibid.*). L'on pourrait se poser la question, bien que ce soit une hypothèse faible, si à l'origine les deux œuvres n'en constituaient qu'une. Si cela se confirme, il restera à prouver si al-Bayḍaq en est l'unique auteur. De plus, on ne doit pas minimiser le rôle du scribe qui a copié et élaboré l'ensemble du recueil qui s'est conservé aujourd'hui à travers les trois fragments. Dans le passé, l'ouvrage d'al-Bayḍaq a été utilisé par des historiens postérieurs, ensuite il a été considéré comme définitivement perdu, avant que l'arabisant Lévi-Provençal, dans les années 1920, n'en redécouvre le fameux recueil, certes incomplet, pour établir une édition critique de ses différents fragments avec une traduction française.

En matière de contenu et pour revenir à des questions proprement linguistiques, comme il a été dit plus haut nous devons insister que l'ouvrage d'al-Bayḍaq contient des phrases et des locutions en langue berbère. Cependant, dans cette narration telle qu'elle nous est parvenue la quantité de ces matériaux linguistiques est moins importante que celle contenue dans le second fragment, c'est-à-dire celui dédié aux généalogies almohades. Que ce soit l'auteur anonyme que ce soit al-Bayḍaq, ils recourent tous les deux à des expressions notées directement en berbère mais sans juger utile de les traduire¹⁴. De là on peut en déduire que ces ouvrages ne pouvaient s'adresser qu'à un lectorat particulier connaissant les deux langues, en fait des lettrés appartenant à l'Occident mu-

14. Une seule exception, qui concerne le fragment anonyme, le résumé des généalogies, où l'on a au début trois expressions berbères accompagnées de leurs traductions arabes. (*Op. cit.*, 30, trad. 45 : en 3 endroits).

sulman. La chronique s’inscrit de ce fait dans un ensemble régional et géoculturel bien déterminé.

À cet égard, comme le souligne si bien V. Aguilar Sabastián (1995 : 16), l’on a ici un ouvrage exceptionnel qui renseigne aussi sur la situation linguistique du Magrib occidental au XII^e siècle. Les deux témoins de premier plan, que sont l’anonyme du *Muqtabis* et al-Baydaq, nous rapportent à travers leurs fragments respectifs des passages berbères soigneusement transcrits, avec des lettres vocalisées et parfois des signes diacritiques supplémentaires (Ould-Braham, 2018) pour restituer la prononciation exacte des phonèmes qui n’existent pas en arabe littéral (par exemple, le g, noté avec un *kāf* surmonté de trois points est assez courant). Les voyelles sont notées dans un souci de rendre de manière aussi fidèle que possible la prononciation locale des vocables et notamment les noms propres¹⁵.

Ce qui est inhabituel dans la littérature médiévale de langue arabe c’est de désigner la langue berbère, non pas par des expressions courantes comme *al-lisān al-barbarī* ou bien *al-luġat al-barbariyya* ou encore *al-barbariyya* tout court, mais par l’appellation *al-lisān al-ġarbī* (langue occidentale). Cette dénomination, qui est probablement moins connotée, on la retrouve dans plusieurs passages, aussi bien dans les « mémoires » d’al-Baydaq¹⁶ (67 et 100/*trad.* 107 et 163-4) que dans le fragment généalogique (*op. cit.*, 26, 30, 36, 38, 39 et 40/*trad.* 39, 45, 54, 57, 59, 61). Autre signe distinctif de l’ouvrage, c’est de renfermer tout un stock de toponymes et d’anthroponymes qu’on ne trouve nulle part ailleurs pour certains.

Outre le berbère, assez présent comme nous venons de le voir, ce qui est surprenant c’est l’utilisation dans le récit d’al-Baydaq de l’arabe dialectal, ou arabe moyen dans le parler du Magrib occidental. (Colin, 1931 : 105 ; Aguilar Sabastián, 1995 : 16 ; Vicente, 2012 : 106-9). Cela mérite que l’on y regarde de près, même si ce n’est pas spécialement notre sujet d’étude. En nous appuyant notamment sur E. Lévi-Provençal (1928, *Glossaire* : 231-246) et G.S. Colin (1930), nous allons donner quelques échantillons, des exemples significatifs sur les formes dialectales de l’arabe nord-africain du XII^e siècle. Commençons par des unités lexicales : ‘*aġūz* « femme en général (litt. la vieille) » (78, l.18) ; *zūġ* « deux » dans *zūġ ktab* « deux messages ? » (75, l.1) ; *tāq* « fenêtre » (105, l.5) ; *band* « essaim d’abeilles » (54, l.13) ; *sakkīn al-ġaddar* « poignard dissimulable permettant de frapper par trahison. » (105, l.3).

Maintenant, faisons un court passage en revue des éléments grammaticaux, et parmi les plus caractéristiques que l’on peut retrouver aujourd’hui encore dans les parlers arabes maghrébins. Dans le cas des prépositions, prenons *al*,

15. Sans trop insister, disons que des noms de localités bien connus, comme Merrakech et Tīnmāl, sont transcrits respectivement Marākūš et Tīnmallāl (*Tin Mellal*).

16. Prenons, par exemple, *Qāla al-ḥalīfa lil-muwahḥidīn « asāfū », faqālū bil-lisān al-ġarbī « anaġzū al-sunnat wardam nabḏī », Le Calife dit aux Almohades : « asāfū », et il dirent en langue occidentale (en berbère) : « anaġzū assunnat wardam nabḏī ». (op. cit., 100, trad. 164). Pour les énoncés berbères, cf. *supra* : troisième passage.*

« vers », dans *sīrū lahum* (76, 1.4) « rendez-vous auprès d’eux » ; *šār li-‘Alī* (68, 1.18) « il se rendit auprès de ‘Alī ». Il y a aussi la préposition d’appartenance, antéposée aux substantifs, *mtā* ‘ « de », équivalent au *n* annectif du berbère, on la retrouve dans ces deux exemples : *al-‘ahad mtā ‘ Īmlīl* « le marché du dimanche d’Īmlīl » (71, 1.13) ; *ššāqūr mtā ‘ al-ḥabā* ‘ « la hache de la tente » (101, 1.15). Signalons aussi cette conjonction typiquement maghrébine, *bāš* « pour que ; au moyen de quoi », dans l’énoncé *a ‘tahum al-fīsān bāš yahfarū* « il leur donna des pioches pour creuser le sol » (105, 1.4). Et terminons par les syntagmes verbaux *qala ‘a ilā* (79, 1.1) « lever le camp pour se rendre à... » et *lā tahabṭū li-luṭā* ‘ (75, 1.17) « ne descendez pas vers la plaine ! »

Le mot de la fin, c’est qu’à l’époque almohade, même s’il n’y a pas eu d’actions spectaculaires en faveur de la langue de la majorité des locuteurs du Magrib, en l’occurrence la langue autochtone, il y a eu tout de même quelques signes forts, comme le prêche du vendredi en berbère. À travers la littérature qui est préservée, on ne peut qu’observer le fait que l’affirmation de la berbèrité a été de mise. Et c’est ce qui transparaît à travers les pages de notre chronique historique.

Beaucoup moins encore qu’al-Bayḍaq, nous ne savons à peu près rien sur le copiste Ibrāhīm b. Mūsā b. Muḥammad al-Harḡī. C’est ce lettré-scribe nostalgique de l’épopée almohade qui a recopié avec un zèle soutenu, aux alentours du rabī ‘ al-aḥīr de l’année 714 H./juillet 1314, des ouvrages d’une époque qu’il affectionnait et qui a préservé – en partie seulement – une mémoire à la gloire des personnages illustres comme Ibn Tūmart et ‘Abd al-Mu‘min, Il y a aussi un érudit qui mérite toute notre reconnaissance, c’est le découvreur de ce « dossier almohade » à la bibliothèque du monastère royal de l’Escorial (Espagne) : le médiéviste Évariste Lévi-Provençal. Il a non seulement mis au jour des « documents inédits », mais il a donné de la valeur ajoutée scientifiquement parlant à des sources qui, par la suite, ont pu documenter un peu mieux la geste almohade.

Ouahmi OULD-BRAHAM

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGUILAR SEBASTIÁN, Victoria, 1995, « Estudio de historiografía almohade. Un cronista al inicio de una dinastía : al-Bayḍaq », in : Concepción Vázquez de Benito y Miguel Ángel Manzano Rodríguez (éd.), *Actas de XVI congreso UEAI (Salamanca, 1992)*, Madrid, Agencia Espanola de Cooperacion Internacional, pp. 11-21.
- BEL, Alfred, 1930, « Documents récents sur l’histoire des Almohades », *Revue Africaine*, t. 71, pp. 113-129.
- BEN HAMMADI, Amor, 1991, « La rencontre entre le “Faḡih du Sūs” et le “Flambeau des Almohades” : note à propos de la relation d’al-Bayḍaq », *Ibla, revue de l’Institut des belles lettres arabes*, vol. 54, pp. 3-11.

- BOMBRUN, Loïc, 2012, « Les *Mémoires d'al-Baydaq* : l'écriture de l'histoire à l'époque almohade », in: Annliese Nef, Elise Voguet (ed.), *La légitimation du pouvoir au Maghreb médiéval. De l'orientalisation à l'émancipation politique*, Madrid, Casa de Velázquez, pp. 93-108 (Collection n° 127).
- BRETT, Michael, 2000, « Le Mahdī dans le Maghreb médiéval », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 91-94, pp. 93-106.
- BURESI, Pascal, 2008, « Les cultes rendus à la tombe du Mahdī Ibn Tūmart à Tinnāl », *Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes Rendus des séances de l'année 2008, Janvier-Mars*, pp. 391-438.
- BURESI, Pascal, et GHOIRGATE, Mehdi, 2013, *Le Maghreb XI^e-XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 263 p., Cours.
- CAILLÉ, Jacques, 1960, « Ambassades et missions marocaines en France », *Hespéris-Tamuda*, vol. 1/1, pp. 39-83.
- COLIN, Georges-Séraphin, 1930, « Notes de dialectologie arabe. II. Sur l'arabe marocain de l'époque almohade », *Hespéris*, t. 10, pp. 104-120.
- DESTAING, Edmond, 1920, *Étude sur la tachelhît du Sous : I. Vocabulaire français-berbère*, Paris, Leroux, XIII-300 p.
- DUSSAUD, René, 1929, « E. Lévi-Provençal, – Documents inédits d'histoire almohade. Fragments manuscrits du « 1929, Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escorial, publiés et traduits avec une introduction et des notes. (Textes arabes relatifs à l'Occident musulman, I) », *Syria*, t. 10 /2, p. 173.
- FIERRO, Maribel, 2000, « Le mahdī Ibn Tumart et al-Andalus ; l'élaboration de la légitimité almohade », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. 91-94, pp. 107-124.
- FIERRO, Maribel, 2016, « El Mahdī Ibn Tūmart : más allá de la biografía 'oficial' », in: Manzano Rodríguez, Miguel Ángel y Rachid El Hour (eds.), *Política, sociedad e identidades en el Occidente islámico (siglos XI-XIV)*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, pp. 73-97.
- FRICAUD, Émile, 2002, « Origine de l'utilisation privilégiée du terme *Amr* chez les Mu'minides Almohades », *Al-Qantara*, vol. XXIII/1, pp. 93-121.
- GASPARIÑO GARCÍA, Sebastián, 2013, « Las Fuentes de la Historia Almohade », *Al-Mulk*, n° 11, pp. 25-49. (Instituto de Estudios Califales de la Real Academia de Córdoba de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes).
- GHOIRGATE, Mehdi, 2015a, « Le berbère au Moyen Âge. Une culture linguistique en cours de reconstitution », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 70^e année (3), pp. 577-605.
- GHOIRGATE, Mehdi, 2015b, « *Asmās* : le plat emblématique des Almohades », *Arabica*, vol. 62, pp. 1-22.
- HUICI MIRANDA, Ambrosio, 1949, « La legenda y la historia en los orígenes del Imperio Almohade », *al-Andalus*, vol. 14/2, pp. 339-396.
- LÉVI-PROVENÇAL, Evariste, 1928a, *Documents inédits d'histoire almohade : fragments manuscrits du « Legajo » 1919 du fonds arabe de l'Escorial*, publiés et traduits avec une introduction et des notes par E. Lévi-Provençal, Paris, P. Geuthner, t. I, *Introduction, traduction française et notes*, XII-276, 4 pl., 2 cartes ; t. II, *texte arabe*, 152 p. (Textes arabes relatifs à l'histoire de l'Occident musulman ; volume I).
- LÉVI-PROVENÇAL, Evariste, 1928b, « La naissance d'un Empire : Ibn Tūmart et 'Abd al-Mu'min : le "faḫih du Sūs" et le "flambeau des Almohades" », *Mémorial Henri Basset*.

- Nouvelles études nord-africaines et orientales, publiées par l'Institut des hautes études marocaines*, Paris, P. Geuthner, t. II, pp. 21-39.
- LÉVI-PROVENÇAL, Évariste, 1928c, *Les Manuscrits arabes de l'Escorial. Tome III, Théologie. Géographie. Histoire / décrits d'après les notes de Hartwig Derenbourg*, Paris, P. Geuthner, XI-330 p., pl. (Publications de l'École nationale des langues orientales vivantes ; 3).
- MARCY, Georges, 1932, « Les phrases berbères des *Documents inédits d'histoire almohade* », *Hespéris*, t. 14, 1932, pp. 61-77.
- MEOUAK, Mohamed, 2006, « Langue arabe et langue berbère dans le Maghreb médiéval : notes de philologie et d'histoire », *Al-Andalus Magreb: Estudios árabes e islámicos*, vol. 13, pp. 329-335.
- MEOUAK, Mohamed, 2016, *La langue berbère au Maghreb médiéval. Textes, contextes, analyses*, Leiden-Boston, Brill, 2016, XVI-479 p.
- OULD-BRAHAM, Ouahmi, 2018, « Phrases berbères revisitées, provenant de deux sources historiques almohades (VI^e H./XII^e siècle) », *Études et Documents Berbères*, n° 39-40, pp. 323-352.
- TERRASSE, Henri, 1949-1950, *Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du Protectorat français*, Casablanca, Édition Atlantides, 2 vol., VI-401 p., 509 p.
- VICENTE, Ángeles, 2012, « Sur la piste de l'arabe marocain dans quelques sources écrites anciennes (du XII^e au XVI^e siècle) », in: Mohamed Meouak, Pablo Sánchez & Ángeles Vicente (eds.), *De los manuscritos medievales a internet: la presencia del árabe vernáculo en las fuentes escritas*, Zaragoza, Universidad de Zaragoza, pp. 103-120.
- ZAMĀMA, 'Abd al-Qādir, 1979, "Al-Bayḍaḡ wa-l-Mahdī Ibn Tūmart", *al-Manāhil*, t. 16, pp. 204-214.